

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

054
M543
Canada

LE MENESTREL.

PARTIE LITTÉRAIRE.

VOL. I. QUEBEC, 28 NOVEMBRE, 1844.

No. 24.

SOMMAIRE : — EN POSTE. (*Poésie*) ;
LA FIANCÉE MYSTÉRIEUSE. (*suite et fin*) ; — LES
BELLES COUSINES.

Poésie.

EN POSTE.

Fuis, vole, mon cheval ; sous ton pied dévorant
Que la route à mes yeux courre comme la nue ;
Le ciel est sombre et noir, et la pluie en torrent
Bat ma tête nue.

Cours, pétris ces chemins que l'orage a lavés,
Fais-en jaillir la boue aux arçons de ma selle ;
Cours, et qu'à chaque bond le feu de cea pavés
Sous tes pieds étincelle.

Va, va plus vite encor, ne crains rênes ni mors ;
Fuis, et puisse mon âme, en ta course effrénée,
A des soins de salut, à des craintes de mort,
Se sentir entraînée.

Va ; mais ta course est vaine, et son image en feu
Devant mes yeux en pleurs court et vole plus vite,
Je sens son doux regard, j'entends son doux adieu,
Qui me tue et m'irrite ;

Car l'ingrate m'a dit, d'un ton doux et moqueur :
Oh ! s'il était constant et bon comme vous-même,
Oh, que je l'aimerais ! et je sentais mon cœur
Me dire : Oh, que je l'aime !

Et puis, elle venait me demander à moi,
S'il était noble et bon, si belle était son âme,
Si l'on pouvait livrer son repos à sa foi,
S'il perdrait une femme.

Va, précipite-toi, cours vite, ô mon cheval,
Prends ce sentier de pierre où déjà ton pied tremble ;
Et puissions-nous bientôt, avec le bloc fatal,
Tous deux rouler ensemble !

Puisse mon sang alors glacé sur les cailloux,
Demain, aux voyageurs, enseigner notre trace :
Ou brisé sous tes pieds, durs de fers et de clous,
Puisse-je crier grâce !

Certe il vaut mieux souffrir ces blessures de sang,
Et, mutilé, sanglant, s'agiter dans la boue,
Qu'aimer et voir qu'il n'est nul remède puissant
Au mal que l'on s'avoue.

Certe il n'est pas de nuit après un bien long jour,
Plus longue à supporter sous les feux de la fièvre,
Que le rapide instant où pour lui son amour
A souri sur sa lèvre.

Certe il vaut mieux sentir le fer du médecin
Nous déchirer le corps, et guérir par la flamme,
Que de voir son regard, appuyé sur mon sein,
Y dévorer mon âme.

Fuis donc, ô mon cheval, précipite au hasard
Tes pas désordonnés ! va, cours plus vite encore ;
J'entends sa voix parler, je vois son doux regard
Et son front que j'adore.

Précipite ton cours, fuis ; mais il n'est plus temps,
Voici, voici briller le toit de ma demeure ;
Préparons-nous un peu, que je me cache ; attends,
Ils verraient que je pleure.

Personne de mes pleurs ne doit être témoin ;
Elle ni l'univers. En mon âme asservie,
Sachons rire eu souffrant, c'est désormais le soin
Qui doit remplir ma vie.

FREDERIC SOULIE

LA
FIANCÉE MYSTÉRIEUSE.

(Suite et fin.)

Cette voiture, d'un style ambigu, qui veillait
depuis toute la soirée sous le mur du jardin,

était encore à la même place ; mais elle semblait prête à partir, car le cocher était sur son siège, les traits en main.

Dans l'ombre du mur, deux hommes causaient à voix basse : "Henri ! Henri ! disait l'un d'eux, n'y a-t-il pas deux mortelles heures que nous attendous ?

— Georges, un quart d'heure est à peine écoulé !...

— Oh ! c'est donc de la folie ?... Oui, c'est à devenir fou !... Si elle ne vient pas dans quelques minutes, ah ! j'entre dans cette maison maudite, je vais à elle, je vais à eux ?... Je ne sais pas ce que je puis faire. Il y a de la justice dans la Grande-Bretagne... Je vais chercher un magistrat ; je dis tout, je...

— Chut ! dit Henri.

La petite porte du mur de clôture du jardin s'ouvrait, et une robe blanche se dessina dans l'ombre.

"Sur le nom de votre père, Marie Fabian, venez !" s'écria d'Ertragues.

La jeune femme recula de deux pas ; Georges s'élança vers elle. Elle poussa un de ces cris éteints, sans expression, qui sortent d'un cœur épuisé d'où la vie se retire, et tomba sans connaissance dans les bras de d'Ertragues, qui l'enleva, la porta dans la voiture où Kerdeau venait s'empresser de monter...

"Grâce et merci à Dieu ! s'écria Georges d'une voix altérée et suppliante, — et qu'il soit avec nous !"

Et la chaise de poste s'élançant à grand train, disparaissait au milieu des rues sombres du Southwark.

VI

UNE EXPLICATION.

Une femme de chambre, portant sur un plateau une tasse de chocolat aromatisé, entrait, d'un pas discret, dans une chambre où régnait une aisance pleine de ce bon ton qui caractérise la vraie bourgeoisie. Elle déposa le plateau sur une table ronde de marbre, près de laquelle était assise une jeune femme, les deux coudes posés sur les bras d'un fauteuil à la Voltaire, et tenant dans ses deux mains son front sur lequel tombaient les boucles négligées de ses jolis cheveux bruns.

— Voici le déjeuner de madame, dit la soubrette...

— Mademoiselle, où suis-je ? en grâce ! demanda la jeune femme.

— Madame, mais vous êtes chez nous... Voici votre déjeuner... Ma maîtresse m'a chargée de vous demander si vous étiez disposée à la recevoir...

— Oui... oui, sans doute... Mais où suis-je, mademoiselle ?

— Dame ? la fenêtre est ouverte, voici le phare, là... Vous êtes à Boulogne...

— En France ! je suis en France !... j'y crois à peine...

— Vous êtes donc vraiment bien malade, madame, puisque vous ne vous rappelez pas que M. Georges...

— M. Georges d'Ertragues, s'écria Mlle Fabian... mais qu'il vienne, lui, je veux le voir... je l'attends... Mademoiselle, dites-lui qu'il vienne...

— A vos ordres, madame... depuis quatre jours M. Georges attend les vôtres."

"Où suis-je ? et que veut dire cela ? mon dieu !" s'écria Mariquitta, en voyant la femme de chambre sortir avec empressement.

Un instant après, M. d'Ertragues entra, s'avancant avec une gravité toute respectueuse. Il était fort pâle et dissimulait fort mal un certain embarras dans lequel il y avait plus de timidité que de malaise.

"Vous m'avez demandé, mademoiselle, dit-il d'une voix fort altérée... Puis-je prendre un siège ?"

Mariquitta, jetant sur lui un regard inquiet, inclina légèrement la tête.

"Que voulez-vous de moi, mademoiselle ? dit-il en s'asseyant sur le bord d'un fauteuil..."

— Monsieur, dit Mariquitta d'une voix glacée et nerveuse, c'est à nous, il nous semble, à vous adresser cette demande... Oui, que voulez-vous ?.. Veuillez me répondre, et vous rappeler en même temps que ce n'est pas à Mlle Fabian que vous parlez, mais à Mme Bernardo Ramirez...

— Non ! et non encore ! s'écria d'Ertragues d'une voix calme et cependant pleine de passion ; dussé-je un instant, devant vous, oublier cette déférence dont vous m'imposez l'obligation, je ne m'adresserai pas à Mme Ramirez que je ne connais pas, à Mme Bernardo qui n'est pas devant moi, que je ne vois nulle part ; je parlerai à Mlle Fabian, à Marie Fabian, la fille de mon cher colonel, de mon vieil ami ; à vous dont votre père m'a dit d'être l'ami, le frère... ; à vous que je veux sauver, à vous que..."

D'Ertragues brisa là son élan, et passa sur son front ses doigts frémissants, pendant que Marie se redressait lentement sur son siège ;

— Mon père ! mon père !... voilà bien des fois, mon dieu, que j'entends, à travers un nuage, le nom de mon père sortir de votre bouche... Mais parlez-moi donc de lui, ça sera la plus sûre façon de vous expliquer, de me sauver un peu de toutes ces fièvres dans lesquelles, pauvre fille, je me perds, je m'é gare, persécutée par tous, si bien que je doute de ma raison, de mon existence même, battue comme je le suis par tant de violentes volontés, par tant de cruelles audaces...

— Mademoiselle Marie, dit d'Ertragues d'une voix presque froide, cette audace dont vous parlez et dont le reproche tombe directement sur moi, va de suite changer vis-à-vis de vous de caractère, quand vous jugerez qu'elle n'est qu'un devoir mis *audacieusement* en action... Voulez-vous, d'abord jeter les yeux sur ces quelques lettres que voici...

— Mon père ! oui ; c'est de mon pauvre père si chéri, ces lettres... *Georges*, a-t-il écrit, c'est bien son écriture, dont je n'ai pas eu depuis si longtemps !... Ah ! je commence à croire, je vous crois, monsieur Georges, car c'est bien de lui, ce sont bien des lignes de sa main, c'est sa belle âme, c'est bien son noble cœur, s'écriait Marie par phrases coupées, en dévorant du regard avec précipitation les lettres qu'elle éparpillait sur ses genoux, en laissant une inachevée pour en saisir une autre, mais portant chacune d'elles près de ses yeux, sous ses lèvres...

L'émotion la tuait. — « Monsieur Georges, monsieur d'Ertragues, parlez, dites-moi, racontez-moi, dit-elle avec une avidité haletante, les paupières mouillées de quelques larmes, la bouche entr'ouverte, le cou tendu, tournée vers Georges qui commençait à se sentir délivré...

— Depuis quand, mademoiselle Marie, avez-vous reçu des lettres du colonel ?...

— Voilà bientôt un an, monsieur, que je n'eus que quelques lignes adressées presque indirectement à moi dans les lettres de mon père à M. Domballes...

— Je le supposais... je le savais même, mademoiselle.

— Hélas ! monsieur d'Ertragues, je n'ai pas pour cela accusé mon père d'oubli ; j'ai compris que s'il ne m'écrivait pas, c'est qu'il, vou-

lait ne pas m'entretenir de la triste position dans laquelle il se trouvait, et que je devais partager loin de lui.

— Vous ignorez donc, ou plutôt on vous a laissé ignorer que vous étiez une héritière... , presque une riche héritière...

— Moi !... moi, monsieur ?

— Vous, mademoiselle Marie, » Alors, d'Ertragues raconta, à peu près comme il l'avait fait à Kerdeau, son voyage au Mexique, sa liaison avec le colonel Fabian, toutefois glissant rapidement sur la partie généreuse de sa conduite vis-à-vis du colonel ; puis il lui expliqua, comment son père avait dû se marier à madame de Rios-Agna, comment, par la mort de cette dame, il s'était trouvé entrer dans une certaine fortune...

Les lèvres entr'ouvertes, Marie écoutait sans oser interrompre d'Ertragues, passant les mains sur son front où s'épanouissaient de ravissants sourires. Quand vint le chapitre des dispositions prises par son père pour lui faire passer sa fortune, tout à coup la pauvre fille se sentit étouffer sous l'effet de l'émotion du cœur, de l'effroi, de l'indignation, car la trame misérable dans laquelle on l'avait enlacée venait de se découvrir à ses yeux avec toutes ses odieuses couleurs.

« Les infâmes !... oh ! les infâmes ! s'écria-t-elle... L'espérance, la joie, le calme, les lettres de mon père, le bonheur qu'il envoyait à sa fille pendant si longtemps, ils m'ont donc tout pris, tout dérobé, tout volé... lâchement ! Monsieur George, ah ! comme maintenant je vois mille horribles choses, comme je vois tout ! Tenez, monsieur d'Ertragues, cette cruelle soirée au théâtre de Saint-Malo ; vous vous la rappelez bien toute, n'est-ce pas ? jusqu'à ce cri poussé par Mlle Euphémie Domballes, au moment où la justice saisissait deux traîtres qui se préparaient à anéantir des titres enfermés dans une cassette de fer. Un matin, figurez-vous qu'un matin, j'étais sous les rideaux du salon avec Euphémie : MM. Domballes et Ramirez, qui ne nous savaient pas là, eurent une conversation à double sens, ténébreuse, si bien que sans comprendre, nous eûmes peur et n'osâmes bouger : le terme de leur colloque fut, qu'il fallait anéantir une cassette dont le contenu pourrait les perdre... Vous vous expliquez maintenant comme moi l'accident de Mlle Domballes au théâtre... Elle avait compris qu'il y avait de

terribles secrets dans cette cassette..., et moi je sais maintenant que, dans cette cassette, il y avait les chères lettres de mon père qu'ils me ravissaient ; oui, des lettres de lui, des titres de lui pour sa fille ; saintes choses qui sans doute se trouvaient mêlées à d'infâmes élucubrations de... faussaires...

— Un peu de calme, mademoiselle Marie, dit d'Ertragues tout ému ; veuillez m'écouter encore...

Alors, avec une réserve de convenance haute et distinguée, il fit passer devant ses yeux les nombreuses impressions pleines de luttés, auxquelles il avait été soumis à Saint-Malo, du moment qu'il l'avait vue, alors qu'il ignorait qu'en elle se cachait la fille de son ami le colonel, à laquelle il devait offrir la main d'un époux ou le bras d'un frère : il raconta vivement les étranges accidents de son duel avec Bernardo, et finit en disant d'une voix tout à la fois frémissante et calme :

« Mademoiselle, vous comprenez dans votre noble cœur tout le désintéressement du mien : une heureuse fortune me permettrait un mariage en dehors des soumissions d'intérêt auxquelles, de nos jours, on est souvent forcé de sacrifier : vous êtes riche, je le suis aussi ; mais cela n'est rien !... Je vous aime... pourriez-vous m'aimer ? Alors, c'est tout... c'est le bonheur !... »

Marie était fort pâle ; une angoisse, qu'elle cherchait à dévorer en elle-même, courbait aux deux coins ses jolies lèvres... Elle se leva, et fondant en larmes, en pressant son front dans ses deux mains, elle s'écria d'une voix égarée :

« Je suis perdue !... je suis une pauvre fille perdue, monsieur Georges ; ne suis-je pas la femme de cet homme ? »

— Non, Marie, vous ne l'êtes pas ! s'écria d'Ertragues avec passion, en s'élançant vers elle et saisissant une de ses mains mouillées de pleurs ; non, cela ne peut pas être... Dans cet hymen odieux que Dieu n'a pas voulu laisser accomplir, il y a erreur, fraude, crime... nous le prouverons ; les formalités même manquent... Du courage, reprenez du courage, et le bonheur sera avec nous. »

Le cri désespéré de Marie, l'élan de Georges venaient de leur prouver à tous deux qu'ils s'aimaient avec toute la noble folie du cœur.

Quelques instants après, Mlle Fabian était descendue au salon, où d'Ertragues la présentait

à sa cousine, Mme veuve de Redon, chez laquelle, à son arrivée à Boulogne, il avait reçu une hospitalité pleine de dévouement, hospitalité fort précieuse pour lui et la jeune Marie, dans l'étrangeté respective de leur position.

Cependant les violentes secousses que venait de subir Mlle Fabian la forcèrent à regagner sa chambre, où elle resta jusqu'au soir dans un calme apparent, coupé tour à tour de tristes appréhensions et de douces rêveries.

Neuf heures venaient de sonner à une petite pendule de rocaille : d'Ertragues causait avec Mme de Redon de tous ces accidents de la vie positive qui souvent vont au delà de la fantaisie du roman, quand la femme de chambre vint lui dire, d'un air de mystère, que la jeune dame le priait de monter de suite près d'elle.

La chambre était plongée dans un clair-obscur douteux où l'ombre dominait ; car Mlle Fabian avait été déposer dans un cabinet voisin le flambeau qui l'éclairait, et la lumière n'arrivait que par une porte légèrement entr'ouverte.

« Monsieur Georges, dit-elle à d'Ertragues, que cette demi-obscurité surprit vivement, pardonnez si je vous donne cette peine de monter près de moi, et si je vous reçois dans cette ombre ; c'est que je crains... c'est que j'ai peur... »

— Parlez, mademoiselle Marie...

— J'étais à ce petit balcon à respirer l'air, quand j'ai vu devant moi, dans l'ombre, un homme tout sombre en son costume, qui semblait me regarder ; la nuit est trop profonde pour que j'aie rien pu distinguer... Comme il restait toujours là, devant moi, immobile, je me suis retirée du balcon... Une demi-heure après, je n'y songeais plus et je revenais respirer l'air... Il était encore là... Alors, j'ai eu peur : j'ai porté dans le cabinet cette lumière qui aurait pu me trahir au dehors, et je vous ai fait appeler... Venez voir. »

D'Ertragues se glissa furtivement vers le balcon, suivi de Marie :

« Voyez-vous ? » dit-elle en s'approchant de Georges, et, dans son effroi, saisissant naïvement son bras.

D'Ertragues frémit sous l'effet d'une double impression.

« Bernardo ! » murmura-t-il en lui-même avec une colère pleine d'ennuis.

« Rentrons, mademoiselle, dit-il à demi-voix

demain, je saurai qui fait sentinelle sous votre fenêtre.

— Monsieur d'Ertragues, dit Marie en refermant la porte du balcon, je me sens faible, toute peureuse ; pour me donner du courage, parlez encore de mon père ; vous ne m'en avez pas assez parlé ; vous ne m'avez pas dit enfin quand je le reverrai, s'il a, lui, l'espérance de revenir bientôt...

La femme de chambre entra en ce moment, tenant un flambeau.

A la demande de Mlle Fabian, Georges interdit, stupéfait, comprit qu'il fallait qu'elle apprît de suite la fatale nouvelle à laquelle il voulait la préparer insensiblement.

— Vous ne répondez pas, monsieur, lui dit Marie en le regardant fixement... Mon père, quand le reverrai-je ?

— Mademoiselle !

— Mon père ! vous me faites peur...

— Marie...

— Ah !... mon pauvre père !... s'écria la pauvre fille avec toute la voix de son cœur qui se brisait.

ARTICLE 170.—ARTICLE 147.

Mme de Redon s'était empressée de se rendre près de Mlle Fabian, qui se trouvait, par la douleur, dans un tel état de prostration, qu'on fut obligé de la mettre au lit. Pendant ce temps d'Ertragues, après s'être prémuni de quelques solides moyens de défense, sortait pour s'assurer si vraiment Bernardo était dans les environs ; mais il ne retrouva plus le personnage immobile qu'il avait deviné dans l'ombre, à dix pas devant le balcon, car, dix minutes, après celui-ci avait été rejoint par un petit homme, en compagnie duquel il s'était dirigé du côté de la mer. Ils marchaient tous deux en causant à demi-voix et avec passion.

— Tu as tort, et tu perdras tout, je te le répète... disait le petit homme.

— Tout est perdu ! dit l'autre d'une voix sourde ; mais je me venge !

— Vengeance de niais, dont tu seras toi-même la première victime, ou plutôt la première dupe. Un homme d'esprit s'y prend autrement. Ecoute-moi...

— Non ; car enfin, Domballes, ma cause n'est pas la tienne ; il est maintenant pour moi autre chose qu'une question d'intérêts positifs ;

ne t'ai-je pas déjà dit une fois, et n'est-ce pas assez, quelle faiblesse est venue se loger en moi ?... que j'aime cette femme que je regarde comme ma femme ?

— Et, sans nul doute, elle l'est...

— Vous savez aussi bien que moi qu'elle pourrait prouver le contraire, invoquer la nullité du mariage de par l'article 180, comme ayant été contracté sans consentement libre ; consentement non libre, parce que nous avons mis erreur en son état. Mais, corbleu ! vous savez mieux que moi votre code, mon homme d'esprit, et vous n'avez pas oublié surtout que l'article 170, du mariage contracté en pays étranger, n'a pas été plus rempli que l'article 93 des formalités de publications.

— Sans doute ; il s'agit donc de se mettre en règle.

— Oui... mais ce sera pour me venger tranquillement, si j'arrive... car après sa faute avec l'autre, pouvez-vous croire que je puisse...

— Un moment de réflexion découd bien des trames de vengeance... Voulez-vous m'écouter ?

— Vite, car je ne sais pas comment... si son père...

— Et voilà le mot qui va vous démontrer qu'avec mon titre de tuteur, j'ai tout pour l'emporter : le colonel est mort, je l'ai appris de source certaine ; et maintenant nous pourrions faire valoir doublement nos droits devant le notaire avec lequel nous devons nous rencontrer.

— Faites...

— Ils ne peuvent rester longtemps à Boulogne ; veillons sur eux sans les inquiéter. C'est à Paris que le d'Ertragues doit aller travailler contre nous : il ne la laissera pas après lui. Alors je mettrai à exécution ce que je vous ai dit : une fois séparés, ils perdront la moitié de leur force, et nous les préviendrons sur tous leurs moyens.

Un mois s'est écoulé depuis cet incident, et Mlle Fabian, accompagnée de d'Ertragues, arrivait à Paris pour aller se consulter au plus vite près de son notaire.

Le lendemain, on lisait dans un journal ces quelques lignes dans le style assez niais qui caractérise le *fait Paris* :

« Ce matin, il a été procédé, à l'hôtel du Nord, à l'arrestation d'un beau couple fugitif, de l'arrivée duquel la police avait été prévenue par de prompts avis. La jeune demoiselle a été remise aux mains de son tuteur

“ qui est venu de suite la réclamer. Quant à son compagnon, M. D..., il a été écroué sous prévention d'enlèvement de mineure.”

—Ce fut un coup de foudre qui terrassa d'Ertragues : avant qu'il eût pu prendre ses dispositions de défense, il voyait Marie retomber aux mains de ses tyrans. Il lui vint une de ces fièvres pleines de colère et de désespoir, dans lesquelles le cerveau s'enflamme et crée autour de lui de tristes et affreux fantômes d'événements. Il adressa coup sur coup trois lettres à M. Noiroux, et une à son fidèle Kerdeau.

Celui-ci se hâta de se rendre près du malheureux Georges : en entrant, il avait sur sa figure un sourire où rayonnait en même temps la douce consolation et une expression de triomphe.

Il apprit au prisonnier que la faillite Domballes et Bernardo, dans leur exploitation de mines, qui n'avait pas été entièrement purgée, venait de passer à Paris sous les yeux d'un nouveau syndicat qui avait constaté dans certains actes des erreurs plus que graves, semblant représenter des altérations de clauses et de faits. Cela était tout nouveau, et il supposait qu'avant deux jours un mandat d'arrêt serait lancé contre les deux associés, encore ignorants de la prévention qui s'établissait contre eux.

—“ Ah ! merci, Henri ! Dieu soit loué !... Tu m'apportes de l'espérance, mais pas de calme... En attendant, mon Dieu, qui veillera sur Marie ?...”

—Celui qui t'écrit cette lettre et qui demain sera près de Mlle Fabian... C'est M. Noiroux qui m'a chargé de te remettre cela... Au revoir, et sois calme maintenant, cher enfant !”

La porte se refermait après Kerdeau qui sortait, et Georges décachetait en frémissant la lettre que son ami venait de lui présenter.

—“ Lui ! lui ! est-ce possible ? ô mon âme ! Mais je suis fou... mais je lis mal... Ah ! Dieu est là !... C'est de lui !...”

Pourrait-on dépeindre l'état de Mlle Fabian, quand elle se trouva seule devant ces deux hommes horribles qui la tenaient en leur pouvoir ? Cependant, dans cette pauvre âme d'enfant il y avait moins de crainte que de mépris, et la colère même alluma ses yeux quand elle les vit s'adresser à elle avec ces paroles dans lesquelles, au milieu d'accusations froides, ils s'efforçaient de glisser des reproches doux et doux. Cependant, Bernardo rompit un instant son

langage composé pour faire comprendre à Marie tout ce qu'il y avait dans son cœur, à lui, de haine, de jalousie, de rage, et, s'abandonnant à la violence de sa nature :

—“ Madame, dit-il, dans mon honneur, à moi, je vous ai regardée comme ma femme, si bien que si ce mariage pouvait être annulé, je ne m'en trouverais pas moins outragé dans mon honneur, outragé par vous, par votre complice, votre a...”

—“ Ah ! taisez-vous, vous allez mentir lâchement ! s'écria Mlle Fabian en se dressant sur son siège.

—“ Quoi qu'il en soit, un instant vous avez porté mon nom, madame Bernardo Ramirez, et vous vous en êtes jouée... ; et moi je me vengerai...”

—Bernardo, interrompit M. Domballes, vous vous y prenez mal... Mariquita a un fonds de raison qui la fera revenir sur ses torts ; attendons...

—“ Oui, monsieur, permettez-moi le temps qui m'est nécessaire à moi pour réfléchir, à vous pour me prouver que j'ai pu me tromper, dit la pauvre Marie, qui ne sentait plus la force de répondre avec toute l'indignation de son droit, et comprenait dans ce moment qu'il lui fallait, avant toutes choses, gagner du temps.

A cet instant, on vint remettre cette lettre à M. Domballes :

—“ Monsieur, je vous attends demain dans mon cabinet avec votre pupille, Mlle Fabian, espérant pouvoir, dans mon rôle de conciliateur, la rappeler à ses devoirs vis-à-vis de vous dont elle a sans doute mal compris les intentions toutes paternelles, comme vous m'avez fait l'honneur de me l'écrire.

“ NOIROUX, notaire.”

M. Domballes fit passer la lettre à Marie, qui lut tristement ces lignes peu favorables pour elle.

—“ Eh bien ! oui..., à demain, dit-elle d'une voix éteinte.

—“ Tu vois déjà, dit à voix basse M. Domballes à Bernardo.”

Celui-ci ne répondit rien, mais son regard sinistre suivit avec envie Mlle Fabian qui entra dans sa chambre.

Marie ne se coucha pas, et passa toute la nuit à sa fenêtre, étouffant sous une impression de

tristesse mêlée de terreur. Quand le jour parut, elle put respirer un peu, et quand enfin elle se trouva dans la voiture qui la conduisait chez le notaire en compagnie de son tuteur et de Bernardo, tout son être épuisé se sentit comme inondé d'un souffle de délivrance : un demi-sourire effleurait sa pâleur mélancolique ; ses mains étaient jointes, et ses grands yeux humides, levés comme dans une prière, semblaient suivre dans le vague l'aile de colombe d'une espérance : elle était saintement belle. Et le sombre Bernardo l'enveloppait dans un long regard où l'on eût pu lire une alliance de haine et d'amour largement accentuée.

Quand ils arrivèrent dans le cabinet de M. Noiroux, qui les attendait, la physionomie ouverte et pleine d'intelligence du notaire vint donner une heureuse confiance à Marie, produisant un effet tout contraire chez MM. Domballes et Ramirez.

On prit des sièges : l'ouverture fut longue et remplie de circonlocutions embarrassées, avant de pouvoir se poser franchement. Enfin, M. Domballes résolut d'entrer le premier dans la question, mais M. Noiroux l'arrêta, et, désignant Bernardo, demanda si la présence de ce monsieur était nécessaire dans cette occasion.

«Oui, répondit M. Domballes, c'est en même temps, pour M. Bernardo Ramirez, son devoir et son droit d'être ici.»

Alors, d'une voix mêlée de sévère douceur et de sévérité mielleuse, il dit que, voulant le bonheur de Mariquita, et connaissant chez elle un esprit romanesque et ambitieux, il avait craint que la connaissance entière de sa nouvelle situation ne développât, n'exagérât les défauts de sa nature en la provoquant à s'abandonner à quelque folie de son imagination exaltée... ; ce que malgré cette réserve prudente de lui, tuteur, la pupille avait mis à exécution. Si les comptes de tutelle n'avaient pas été rendus selon la lettre, ils l'avaient été selon les sentiments du devoir, ce qui pourrait être prouvé facilement, si Mariquita (qui cependant avait un fonds de raison et de bonté) avait l'ingratitude de ne pas revénir à de meilleurs sentiments, et de ne pas comprendre qu'on n'avait agi que dans l'idée de son bonheur. Pour dompter, ou plutôt rappeler à la bonne vérité ce jeune esprit égaré par ses instincts romanesques, lui, son tuteur avait compris qu'un mariage avec un

homme convenable, selon la gravité de l'esprit et la bonté du caractère, était le vrai moyen, le seul moyen à employer. M. Ramirez apportant les deux garanties désirées, lui, M. Domballes, avait cru de son devoir de hâter une union d'où devait naître pour sa chère pupille un bien-être moral et en même temps positif ; car la science industrielle que M. Ramirez possédait à un degré éminent devant l'appeler bientôt à de hauts résultats.

Ensuite, l'honorable tuteur développa, dans un récit arrangé à sa manière, comment Mariquita, oubliant la pudeur de son sexe, dont son jeune âge semblait devoir répondre, s'était au sortir du saint temple, jetée dans les bras d'un séducteur, pour fuir les devoirs sacrés qu'elle venait, par un serment, d'accepter devant Dieu.

«D'ailleurs, dit-il en finissant, si ma pupille osait m'accuser d'infidélité dans mes comptes de tutelle, il me serait facile de prouver que je suis en avance avec elle...»

—Monsieur votre tuteur à toute raison ; vous voyez, mademoiselle, dit M. Noiroux, et je crois...»

Marie pâlit, et leva les yeux avec toute la tristesse sublime d'une innocente que l'on condamne.

«Cependant, monsieur Domballes, ajouta le notaire, j'ai là quelques lettres de feu M. Fabian, dans lesquelles il me disait vous avoir fait part de son vif désir de l'union de sa fille avec M. Georges d'Ertragues.

—J'ai répondu à ce sujet au colonel, monsieur : et sa dernière lettre..., que je n'ai pu, malheureusement, retrouver dans mes papiers, confirmant la sagesse de mes représentations, donnait tout pouvoir à la conduite que j'ai tenue...»

—Très-bien, monsieur ; il serait bon de retrouver cette lettre qui est tout un titre... Vous voyez encore, mademoiselle, qu'il faut revenir à la sagesse, écouter votre digne tuteur.

—Mon Dieu ! dit Marie d'une voix mourante.

Cependant, monsieur Domballes, ajouta de nouveau le notaire, j'ai aussi quelques lettres de feu M. Fabian, dans lesquelles il semble craindre que sa fille ne soit pas heureuse, qu'on ne la contraire... Dans cette lettre-ci que je prends sur mon bureau, je lis : «Je tremble pour ma pauvre Marie... Si d'Ertragues, ce noble-cœur

voulait la garder, je mourrais heureux..." Dans cette autre, je lis encore: "Je veux délivrer mon enfant de la tutelle de M. Domballes; la correspondance de ce dernier avec moi m'effraie par sa froideur, sa tournure ambiguë... Et ma chère Marie ne m'écrit que quelques lignes tourmentées au bas des lettres de son tuteur, lignes chéries, dans lesquelles je crois voir, je vois qu'elle n'ose pas même être triste et se plaindre à son père..."

M. Domballes devint pâle, et ses yeux gris redoublèrent leur fauve clignotement.

"Vous voyez bien, ajouta le notaire, que Mlle Fabian pourrait aussi, n'avoir pas tout à fait tort.

Marie, toute frémissante, revenait à la vie.

"Ah! ah! comme cela, M. le colonel vous semblerait à vous, monsieur, douter de moi, m'accuser..., dit Domballes en oubliant sa dourcereuse gravité; très-bien! très-bien! Cela ne m'étonne pas de lui; l'esprit ingrat et quelque peu fou, c'est de la famille. Eh bien! feu M. Fabian, comme vous disiez tout à l'heure, monsieur, m'avait livré une tutelle que je crois de mon devoir de continuer, malgré son injustice envers moi; je ne dois la quitter qu'à la majorité de sa fille, à moins, toutefois, que Mlle Fabian ne rentre dignement sous les lois du mariage qu'elle a contracté...

—Malheureusement sans observer l'article 170, interrompit M. Noiroux avec un calme qui eût du sembler ne pas être exempt de malice.

—Ah! monsieur Fabian, qui avez tramé contre la vieille monarchie au profit de l'Usurpateur, s'écria M. Domballes d'une petite voix stridente, ah! vous avez vraiment attaqué notre conduite dans sa sincérité!... Vous semblez toute rayonnante, mademoiselle, vous avez tort... Votre père, qui m'accuse dans ma bonne foi; lui, traître envers le trône de nos rois, ne viendra plus, avec son cri de *Vive l'empereur!*

—*Vive la France!*" cria une voix forte, pleine d'énergie et de passion. Et le vieux colonel Fabian, l'œil étincelant, le calme sur son front, toute une colère sur sa vieille moustache grise, les bras croisés sur sa poitrine où brillait le fier ruban rouge, parut à droite, sur le seuil d'une porte qui venait de s'ouvrir, et s'avança de trois pas.

Domballes, atterré, ne put faire un mouve-

ment; Bernardo s'était dressé, et Marie, se relevant dans la vie et le bonheur allait tomber sous les bras et la bénédiction de son père.

M. Noiroux était calme, impassible.

D'une main soutenant son enfant sur sa poitrine, de l'autre désignant Domballes et Bernardo: "Traîtres, double traîtres..., dit le colonel d'une voix sourde et profonde, vous avez compté sans moi, sans la justice des hommes, sans celle de Dieu... Vous avez compté sans l'article 170 du Code civil, n'est-ce pas? Vous avez aussi compté, je crois, sans l'article 147 du Code pénal!"

Les deux complices ne comprirent pas entièrement, mais au moment où, sombres comme des loups blessés qui fuient, ils se retiraient en silence, ils étaient arrêtés de par un mandat lancé contre eux, comme accusés de faux dans leur exploitation de mines.

Ils montaient dans une voiture, chacun entre deux gendarmes.

"Nous sommes battus!" dit Domballes avec rage.

—Nous sommes tués!" répondit Bernardo d'une voix affreuse dans son calme sombre.

VIII.

LES TROIS NOUVELLES.

"Oui, chers enfants, disait le colonel, au moment où je sortais d'un de ces terribles états léthargiques qui survenaient après chaque période de ma cruelle fièvre, je reçus une lettre au timbre fleurdéliné, par laquelle j'obtenais, de madame d'Angoulême, ma grâce et mon retour en France, que j'avais implorés de cette mâle princesse. et qu'elle avait su obtenir pour un vieux brave... Quand les rois, sont cléments et généreux, ils ont de vrais cœurs d'empereur!..."

Assis près d'Ertragues, une main de sa chère Marie dans ses deux mains. M. Fabian causait ainsi sous une tonnelle en fleurs, dont les treillis touffus laissaient pendre des bouquets de jasmin espagnol et les branches capricieuses de chèvre-feuille double. Un jardin où le verger disputait en richesse au parterre s'étendait devant eux; clos au fond par une jolie maison de campagne, villa de l'heureuse colline de Montmorency, dont la colline italienne d'Albano pourrait être jalouse.

"Cette nouvelle me redonna la vie presque," ajouta le colonel. Cependant mon honneur,

attaqué dans le legs de ma pauvre amie Julia dit Rios-Agna, voulait être prouvé devant tous, sinon je devais mourir... Je serais mort... mais la sainte réhabilitation qui m'était due suivit le noble pardon qu'on m'avait accordé. Les juges, qu'on avait voulu acheter, payèrent leur dette à la justice en reconnaissant mon innocence, mes droits... Je vivais!... Cependant le bruit de ma mort avait couru, comme cela arrive souvent, sans qu'on sache comment... je laissai dire, et veillai même à ce qu'il ne fut pas démenti, car je voulais arriver en France sans être attendu, et sans permettre ainsi à ces traîtres de se mettre sur leurs gardes... Dieu m'a écouté, Dieu m'a soutenu, Dieu m'a donné le retour... Cependant, pardonnez-moi, mes enfants, toi, Georges, toi Marie; car cette fausse nouvelle de ma mort a dû, n'est-ce pas? vous faire du mal;... mais c'était pour votre bonheur à tous!

—Un mois est déjà passé, depuis que nous sommes réunis... Ne sommes-nous pas heureux entièrement? Je dis cela pour Marie, qui par instants, a des nuages sur son front...

—Bon père, dit Marie d'une voix contrainte, ce malheureux M. Domballes expie bien ses... fautes; il est vous savez presque à l'extrémité, comme on vous l'a dit... Que va devenir, mon Dieu, la pauvre Euphémie?...

—Bien, enfant, très bien, mon bon cœur, dit M. Fabian avec un demi-sourire; Euphémie, qu'ils ont laissée en Angleterre chez une de ses tantes, a reçu de ta part ce qu'elle recevra chaque mois.

—Oh! merci! merci! dit Mlle Fabian avec l'élan d'une bonne joie.

—C'est là, enfants, la nouvelle que j'avais à vous apprendre, dit le colonel en se levant.

Un instant après, Georges se promenait seul avec Marie dans les allées du jardin: un de ces beaux amours auxquels est jointe la bonne amitié faisait pour eux deux un paradis de cette retraite sous les feuilles; cependant, par instants, un dernier nuage revenait encore flotter sur la douce figure de Marie.

—Chère âme, dit Georges, je vais souffrir... car il y encre un nuage sur votre pensée: quelque chose vous préoccupe, et vous ne me le dites pas; ne suis-je pas votre ami?

—Oh! si... dit Marie d'une voix frémissante et naïve...; mais, Georges, j'ai peur...

—Ah!... Bernardo," se dit d'Ertragues en lui-même.

Le colonel revenait vers eux en compagnie du cher avocat Kerdeau.

—Une seconde nouvelle, dit-il, mes amis. M. Kerdeau venait nous l'apprendre. Ce misérable compagnon de Domballes...

—Bernardo! s'écria Marie en se plaçant avec terreur entre son père et Georges.

—Cette nuit, dit le colonel d'une voix froide, il s'est pendu avec sa cravate aux barreaux de sa prison.

Marie poussa un cri d'horreur en se jetant dans les bras de son père.

Il y eut une troisième nouvelle que, huit jours plus tard, recevait madame Kerdeau, la mère du brave ami de d'Ertragues.

—Madame.

—Vous êtes priée d'assister au mariage qui sera célébré, le 10 du courant, dans l'église Saint-Roch, entre M. Charles-Marius-Georges d'Ertragues et Mlle Jeanne-Marie Fabian, etc."

ALFRED VANAULD.

LES

BELLES COUSINES.

—000—

I

Vers la fin de l'année 1810, deux officiers de cavalerie visitaient le célèbre pont du Gard, situé à quelques lieues de la ville de Nîmes, où leur régiment avait été envoyé *en remonte* avant de se rendre en Espagne. Le plus jeune des deux cavaliers avait vingt-quatre ans; il était déjà colonel de Dragons, officier de la légion d'honneur et particulièrement connu de l'empereur, dont il avait été page à l'époque du couronnement. Comme tous les braves de ce temps-là, il avait pris rapidement ses grades sous le feu du canon. Il n'avait d'autre fortune que son épée, mais il se nommait Richemont. Son compagnon de voyage paraissait au contraire poursuivi par une de ces influences fatales que l'on serait tenté d'appeler *mauvaises étoiles* si depuis long-temps nous n'avions tué l'astrologie cette charmante absurdité. Le capitaine l'Espérance (tel était son nom) avait environ

trente-deux ans ; son âge et son grade juraient ensemble, comme il le disait souvent. Il s'était cependant distingué sur dix champs de bataille depuis son entrée au service, c'est-à-dire depuis la campagne d'Égypte, qu'il avait faite à seize ans, sans trop savoir quel vent de fortune l'emportait à la suite de Bonaparte. L'Espérance était un de ces enfants perdus, si nombreux à l'époque convulsionnaire dont nous parlons. Il n'avait aucun souvenir de ses premières années. Un père, une mère, une patrie étaient à ses yeux des fables touchantes inventées pour amuser les esprits oisifs et attendrir les cœurs faibles. Tout ce que sa mémoire pouvait lui rappeler du passé, c'était un camp républicain au milieu duquel il s'était éveillé un jour, et dont il suivit les régiments. Comme il avait une bonne figure, un courage précoce, les soldats le nommèrent François l'Espérance, nom qu'il avait toujours conservé et dont il était très fier.

Un des grands étonnements du capitaine était de n'avoir pas reçu deux grosses épaulettes de général de brigade, au milieu de tant de glorieuses journées qu'il avait traversées. Cette réflexion quotidienne donnait à sa physionomie un peu de dureté. Parfois son regard était sombre ; ses manières brusques témoignaient d'une impatience intérieure et continuelle. Cependant, par une bizarrerie inexplicable, le seul officier de son régiment pour qui il se sentait un attachement sérieux, était ce jeune colonel Richemont, que la fortune gâtait avec une folle tendresse. De son côté Richemont s'était pris d'une vive amitié pour ce *brave l'Espérance*, aussi franc buveur au bivouac que dragon intrépide dans la fumée et sous les éclairs du canon. Le capitaine connaissait son métier en praticien ; toute son instruction se bornait à une habitude consommée de manœuvres de cavalerie, et aux connaissances réglementaires d'un régiment. Ses lectures n'allaient pas au-delà des bulletins officiels du *Moniteur*, de certains ouvrages érotiques qu'il portait dans les fontes de sa selle, à côté de ses pistolets. Il appelait ces sortes de livres ses *petits camarades*, et dans les longues marches, c'était eux qui l'aidaient à tuer le temps, en attendant que le temps ou un boulet vint le tuer lui-même.

Richemont et l'Espérance arrivaient donc au pont du Gard par un de ces beaux soleils d'automne qu'on ne retrouve que dans le midi. Ils

mirent pied à terre, livrèrent leurs chevaux aux soins du dragon qui les suivait, gravirent une des deux collines auxquelles touchent les deux extrémités de l'aqueduc romain. Tout le monde sait que cette imposante construction fut élevée par les ordres et sur les plans d'Agrippa, celui qui gagna la bataille d'Actium, épousa Julie, fille d'Auguste, et bâtit le Panthéon.

Richemont, officier fort instruit, expliquait l'origine du pont du Gard au capitaine l'Espérance, qui l'écoutait avec assez de nonchalance pour lui prouver que s'il estimait à un très haut degré son amitié, il faisait peu de cas de son érudition. Parvenus à la cuvette supérieure de l'aqueduc, ils s'assirent sur une dalle, et contemplèrent à loisir le panorama pittoresque qui les entourait. Le Gard, ou Gardon, grossi par les pluies, roulait à cent cinquante pieds au-dessous d'eux ses folles ondes, et sur la grande route, aux extrémités du pont romain, des mulâtiers chantaient leurs mélancoliques refrains.

—Quelle musique ! dit le capitaine l'Espérance en s'étendant sur les mousses desséchées de l'aqueduc. Et il s'endormit. Richemont s'était assis sur un quartier de travertin, et, les bras croisés sur sa poitrine, il contemplait la vaste campagne, laissant flotter à la brise la noire crinière de son casque. Avec un peu d'illusion et de bonne volonté, on l'eût pris de loin pour l'ombre d'un guerrier antique rêvant sur une ruine romaine.

Le colonel était en ce moment bien plus préoccupé de l'avenir que du passé. A cette époque des victoires et des conquêtes, les incertitudes du lendemain venaient cependant planer quelquefois autour des plumets et des drapeaux.

Le grand empereur de la guerre le savait bien, lui, qui incessamment éperonnait son cheval et poussait en avant ses régiments ivres de gloire.

—Il a bien raison de nous mener ainsi, se disait à lui-même Richemont. Le repos d'un jour nous épouvanterait. La France est une lionne rugissante ; du moment où elle cessera de mordre et de crier, ses ennemis rassurés l'abattront à coups de pique. C'est une belle chose que la guerre, puisqu'on se dévore dans la paix. Que ferais-je, par exemple, moi, de mes vingt-quatre ans, sans fortune, sans appui dans le monde, sans attachement sérieux ?... L'Empereur nous connaît bien, nous tous ses jeunes soldats, puisqu'il nous jette aux victoires sans trêve ni merci. Et celles-là sont de belles amours !

comme elles grisent la tête et réchauffent le cœur ! on va à la bataille comme chez sa maîtresse, mêmes palpitations, mêmes espoirs, mêmes désirs, mêmes incertitudes... ô la guerre ! c'est la volupté du courage, la poésie d'action, le plus beau rêve réalisé. L'empereur a bien raison. Mais cette maudite *remonté* n'aura donc pas de fin ? Depuis un mois, je perds mon temps dans une ville à examiner des chevaux et à choisir les meilleurs pour les conduire en Espagne et les faire tuer avec nous probablement.

Cette dernière réflexion, un peu sévère, vint se poser un moment devant le colonel Richemont mais il chassa bientôt ce fantôme lugubre par un de ses gestes brusques si familiers aux braves de toutes les époques.

Qu'importe ? dit-il, et ses regards s'arrêtèrent sur le capitaine l'Espérance, qui dormait majestueusement, la poitrine au soleil et la joue collée sur la crinière de son casque.

Tout à coup une berline de voyage attelée de quatre chevaux de poste s'arrêta à l'entrée du pont du Gard. Un homme déjà sur le retour de l'âge et deux jeunes femmes descendirent de voiture pour visiter l'aqueduc. Richemont les vit gravir le sentier de la colline. Quand ils eurent atteint l'entrée des arcades supérieures, il crut devoir aller au-devant d'eux pour leur faire les honneurs du monument. L'apparition subite d'un uniforme militaire parut effrayer beaucoup les jeunes femmes qui suivaient l'étranger. Celui-ci même montra quelque émotion, mais sa belle figure pâle reprit bien vite son air de dignité calme, et il salua le colonel pour le remercier de quelques mots de politesse qu'il lui avait adressés. Richemont ne renouvela point ses compliments, mais il tendit le bras à une des jeunes étrangères, qui venait de faire un faux pas. Elle y posa sa main un moment, sourit et remercia par un signe de tête. Comme on entrait dans la *cuvette* de l'aqueduc, le colonel crut devoir prévenir les étrangères qu'un de ses camarades dormait étendu dans l'étroit passage, et il appela à haute voix l'Espérance.

— Capitaine ! s'écria-t-il, levez-vous donc !... debout, debout, capitaine !

— Mille tonnerres ! répondit celui-ci qui sortait d'un songe et se croyait surpris par un ennemi.

— Pardon, mesdames ! reprit Richemont en souriant. Le capitaine l'Espérance a eu peur de vous ; les Mameluks et les Autrichiens ne peuvent se vanter d'un pareil succès.

— Nous sommes désolés d'avoir dérangé monsieur, répondit l'étranger avec un accent italien.

Le capitaine voulut corriger son énergique exclamation par quelques phrases polies, et il se perdit dans les circuits d'une sentimentalité toute soldatesque. Richemont arrêta par un mot l'interminable période du brave l'Espérance, qui lui en sut un gré infini. Cependant, l'étranger aux cheveux gris demanda au colonel à qui il avait l'honneur de parler. Richemont se nomma, et le comte Belvidero en fit autant.

— L'une est ma nièce, l'autre est ma fille, ajouta-t-il en montrant les deux charmantes jeunes personnes qui l'accompagnaient. Le colonel salua de nouveau, et le capitaine l'imita avec une ravissante gaucherie.

— Jour de Dieu ! dit-il à voix basse à Richemont, elle sont fièrement belles !

— Mesdames, dit le colonel... — Mesdemoiselles (reprit-il à un regard explicatif du comte Belvidero) le capitaine l'Espérance, que j'ai l'honneur de vous présenter, vous demande la permission de vous accompagner jusqu'au bout de l'aqueduc. Oserais-je vous faire la même prière pour moi-même !...

— Sait-il parler, ce colonel !... se disait en lui-même l'Espérance, un peu rouge d'embarras.

Les deux jeunes étrangères traversèrent l'aqueduc en se donnant la main, de peur d'être forcées d'accepter le bras des officiers de cavalerie. Le comte Belvidero les précédait. Arrivés à l'extrémité du pont, le colonel remarqua plusieurs noms écrits à la pointe du couteau sur des quartiers de travertin, il en lut plusieurs à haute voix. L'un d'eux fit rougir une des jeunes personnes : Richemont pensa que ce nom de femme devait être celui de la fille du comte Belvidero.

Quand on eut descendu le sentier de la colline, la voiture s'approcha, et les étrangers y montèrent, après avoir remercié par des sourires et des paroles du meilleur ton les deux officiers de cavalerie. Les postillons claquèrent du fouet, et l'équipage partit au galop dans une nuée de poussière.

— A cheval ! à cheval ! s'écria Richemont

Et les deux dragons suivirent la berline à deux cents pas de distance sur la grande route de Nîmes.

— Après qui diable courons-nous ainsi, colo-

nel ? demandait le capitaine en éperonnant son cheval.

— J'ignore, répondit Richemont, mais nous allons toujours.

— Allons, dit l'autre. Il n'en est pas moins vrai que si ces deux petites fées mettaient par hasard la tête à la portière, elles seraient fières de nous voir galoper de la sorte.

— Fières... peut être, reprenait Richemont. Il est probable qu'elles ont fait courir bien d'autres cavaliers dans le monde.

— Pour moi, je vous jure que sans vous, colonel, je trotterais en ce moment comme un médecin de campagne. Ces enragés de postillons ont de la poudre sous leur selle... Mon cheval s'imagine que l'ennemi fuit en carrosse....

— L'ennemi !... oui, votre cheval a peut-être raison, capitaine.

— Ah ! colonel, vous me faites trembler pour vous, et c'est la première fois... Si nous laissons *fler* cette voiture... que le diable l'emporte !

— Et qu'il nous emporte avec elle ! Allons, allons, capitaine, l'amour va vite... et vous êtes amoureux.

— Moi !... êtes-vous fou, mon colonel ?

— Voyons, l'Espérance, de laquelle des deux raffolez-vous ?

— Moi ! je suis fou d'une de ces petites fées ?... Diables de postillons ! ils ont du feu dans leurs reins, ajoutait-il en se dressant sur les étriers.

— Quant à moi, poursuivait Richemont, je serais, par Dieu, fort embarrassé de me prononcer pour l'une d'elles ; si j'avais moins de raison et de sang-froid, je vous jure que je les adorerais toutes les deux à la fois. N'avez-vous jamais rencontré un double amour ? Il en existe pourtant. J'ai vu un officier de hussards aux prises avec deux polonaises qu'il aimait passionnément toutes deux. Un jour, il eut le malheur d'avoir une préférence ; savez-vous ce qui en résulta ?

— Une des jeunes filles mourut de chagrin... dit l'Espérance.

— Bah ! répliqua Richemont, c'eût été un roman banal.

— Elles prirent le voile dans un couvent.

— Quelle mauvaise plaisanterie ! Cela se voyait au temps de Richelieu.

— L'officier mourut de la fièvre chaude, ou d'un coup d'épée ?...

— Misère ! misère ! capitaine.

— Que diable arriva-t-il donc, capitaine ?... (Ces postillons sont enragés !)

— Il arriva deux amants, un Courlandais et un Livonien, qui supplantèrent l'officier. Croyez-moi, capitaine, n'ayez jamais une passion exclusive. Aimez toutes les femmes. Vous me faites déjà de la peine, ma parole d'honneur.

— Décidément pensait l'Espérance, ce pauvre colonel est devenu fou... Quel malheur ! un tel officier ! et mon meilleur ami au régiment !... Encore une déception de la fortune ; encore un coup de pied de ma destinée !

Les chevaux ruisselaient de sueur : leur encolure était blanche d'écume et leurs naseaux rouges fumaient et ronflaient avec une belliqueuse sonorité. Il était temps d'arriver, car l'halcine leur aurait manqué infailliblement. Le faubourg de Nîmes parut au bout du chemin avec ses petites maisons aux toits plats et garnies de terrasses en fleurs. Les cyprès, épars çà et là dans les jardins, balançaient leur cône au vent du soir, et les campanilles des églises catholiques carillonnaient à toute volée. C'était l'heure de l'Angélus et c'était la veille de la fête de la Toussaint.

La voiture se dirigea du côté de l'esplanade et elle entra, avec un grand bruit de fouets claquants, à l'hôtel du Luxembourg.

— A merveille ! dit Richemont. Toute la famille va débarquer.

Et suivi du capitaine, il se rendit au quartier de cavalerie.

Le lendemain, à six heures du matin, l'Espérance, en petite tenue de service, entra dans la chambre de Richemont.

— Colonel, lui dit-il, je vous apporte une nouvelle à laquelle vous ne vous attendez guère.

— Laquelle ? s'écria Richemont en se dressant sur son lit.

— Votre cheval est mort cette nuit et le mien a une fluxion de poitrine.

— Vous m'avez fait peur, répondit le colonel en remettant la tête sur l'oreiller, je croyais que la voiture de voyage était déjà partie de l'hôtel du Luxembourg...

— Est-ce que vous avez envie de l'escorter encore de ce train là ? demanda le capitaine ? pour moi, je vous déclare que je n'ai plus de chevaux à crever.

—Ingrat ! reprit Richemont, moi qui tue les miens pour servir vos amours ! . . .

—En vérité, colonel, je ne vous comprends plus depuis hier. Faites-moi la grâce de m'expliquer en quatre paroles ce que signifie . . .

—Ah ! capitaine, s'écria l'autre en se roulant sur son lit, demandez-moi ma vie, je vous la donnerai tout-à-l'heure ; quant aux explications, n'en parlons jamais, au nom du ciel. C'est pour s'être expliqués trop bien que les rois se sont toujours brouillés. J'ai l'explication en horreur, et je voudrais qu'on eût fusillé le premier pédant qui s'avisait un jour de s'expliquer ou de vouloir faire expliquer autrui.

—Pour le coup, dit l'Espérance sa tête s'égarant . . .

Et il se jeta dans un immense fauteuil comme un homme accablé sous le poids d'un événement imprévu et douloureux. Ses regards se portaient avec tristesse sur le lit de Richemont. De la main droite il relevait mélancoliquement ses moustaches, tandis que son pied éperonné battait le pavé avec impatience. De son côté, le colonel le considérait fixement, sans l'interroger du geste ou de la parole. Cette scène muette se serait prolongée indéfiniment, si un maréchal-des-logis n'était entré pour remettre une lettre au colonel. Celui-ci en déchira l'enveloppe et lut.

—Sait-il seulement ce qu'il fait ? demandait à part lui le bon capitaine.

Mais le colonel Richemont avait pâli et ses mains froissaient le papier avec impatience.

—Qu'est-ce donc ? reprit l'Espérance.

—Rien, dit l'autre, rien, ou un grand malheur comme on voudra. Dans ce chien de métier, que nous faisons vous et moi, il n'y a que deux choses permises : obéir et se faire tuer.

—Est-ce qu'on lui ôterait son régiment ? répétait en lui-même le capitaine. Colonel, reprit-il tout haut, je ne vous questionne pas, mais . . .

—Mais vous voulez savoir ce que contient cette maudite dépêche. Tenez, lisez mon cher l'Espérance.

Le capitaine lut ce qui suit :

« Vingt-quatre heures après la réception de cette lettre, le colonel Richemont partira avec son régiment pour Perpignan, où des ordres de destination lui arriveront, etc., etc. »

Cet ordre officiel était signé du ministre de la guerre.

—Eh ! bien, colonel, ajouta l'Espérance, quel mal y a-t-il là ? Nous partons pour une campagne . . . Mon sabre se rouillait ici. N'êtes-vous pas ravi de nous mener au feu ?

—Enchanté, pardieu ! (s'cria le colonel en se tordant le bras autour du cou). Allons, capitaine, vous l'avez dit : c'est une bonne nouvelle, et dans vingt-quatre heures je vais sonner le départ. La remonte est terminée, le régiment est magnifique, et j'ai encore trois chevaux à tuer sous le harnais ; vous en prendrai un dans mon écurie et vous laisserez le vôtre au dépôt pour qu'il guérisse ou crève selon sa fantaisie.

La journée fut superbe. On le sait bien, le soleil est l'amant de la rive méridionale, il ne se décide jamais à la quitter ; il se rit de l'hiver, ce vieillard jaloux, et dont les baisers sont glacés comme le cœur. Le soleil lui laisse le nord de la terre, mais la belle contrée des oliviers et des orangers il se la réserve et jamais ne se lasse de son amour. Aussi, sortez par une soirée d'automne, parcourez les environs de la ville de Nîmes ou les rivages qui avoisinent la Méditerranée, sortez vers les cinq heures de l'après-midi, quand le soleil est pourpre au couchant et que déjà la première étoile étincelle et tremble sur la ligne bleuâtre à l'horizon ; allez, promenez-vous avec insouciance sans prévoir le but de vos pas, sans arranger d'avance l'économie de votre soirée ; allez vous dis-je, c'est l'heure fortunée. Les tièdes haleines qui précèdent la nuit arrivent de loin tout embaumées ; elles voltigent autour des oliviers, elles font onduler les champs de maïs, et soupirent des cantiques inconnus autour des ruines romaines, dans les nymphées solitaires et sous les arceaux brisés du temple de Diane. Nîmes est une fille d'Italie, une héritière des Césars, et comme sa mère catholique, elle passe tour à tour de l'enthousiasme à la mélancolie, du sensualisme rêveur à l'emportement de la fête bruyante, aux retraites monacales. Les poètes ont raison de l'aimer cette charmante *Nemosis*, dont les orageuses passions témoignent du moins un cœur vivant à cette époque morbide où tant de cœurs sont pétrifiés.

Le colonel Richemont avait annoncé officiellement le départ du régiment pour le lendemain. La nouvelle courut de quartier en quartier, et toute la ville fêta les dragons selon l'usage des populations, au moment où les sol-

daté prennent congé d'elles. C'est une bizarrerie bien grande que cette sympathie instantanée qui s'empare du peuple pour tout militaire dès qu'il le voit partir pour une campagne. On passe de l'indifférence, et même d'une certaine hostilité, à une cordialité enthousiaste, avec une incroyable rapidité. Les populations méridionales, surtout, ne connaissent aucune borne dans leurs démonstrations. Un régiment qui se met en marche pour la guerre est à leurs yeux une espèce de triomphateur qu'il faut fêter avec frenésie et un espèce d'enfant adoptif qu'il faut embrasser.

Les dragons de Richemont devinrent tout à coup les idoles des habitants des faubourgs et des boulevards nîmois. On attachait des branches de lauriers à leurs casques, on entourait leurs casernes, on pansait leurs chevaux; on fourbit leurs armes, on approvisionna leurs fourgons, puis on s'empara de leurs personnes, et bientôt chaque dragon eut un cortège particulier qui l'escortait par toute la ville, de guinguette en guinguette, de promenade en promenade. Les *farandoles* se déployèrent en longs rubans onduleux au son des fifres et des tambourins. Le dragon était adoré ce soir-là; il était sur le pavois, on le portait, on se le passait de bras en bras, on le recommandait à tous les saints.

Le colonel parcourut la ville, seul et en tenue de quartier; sans épaulette, revêtu d'une capote verte, l'épée au côté et coiffé d'un chapeau à cornes. Il se mêlait aux groupes tumultueux et cherchait à se perdre dans la foule, comme un homme qui a beaucoup de choses à se dire à lui-même. La meilleure retraite est au centre d'une immense population; on y est solitaire et caché bien plus qu'en un désert; le flot inconnu qui vous entoure est une sauvegarde contre l'importunité des amis intimes et les investigations des intimes ennemis. Et d'ailleurs le bourdonnement de la foule n'est-il pas favorable à la réflexion? C'est alors que la pensée s'élève et nage dans une atmosphère fluide, infinie, mélodieuse.

Richemont, au milieu de l'agitation orageuse de la foule, avait cependant une figure trop froide, et trop calme pour ne pas être bientôt remarqué. Plusieurs dragons l'avaient reconnu; mais, par discrétion, ils ne l'avaient pas nommé aux habitants, leurs bons amis. L'un d'eux s'approcha de lui furtivement, et lui dit à demi-voix :

—Colonel, on vous surveille, et si les buveurs s'emparent de vous, il faudra vider plus d'une bouteille à nos victoires. . . .

—Je te remercie, répondit Richemont, il s'éloigna.

Guidé par je ne sais quel instinct aventureux, il se dirigea vers le cirque antique, appelé vulgairement *les Arènes*. La nuit était venue; elle déployait son grand manteau bleu brodé d'argent au-dessus du vaste amphithéâtre: on eût dit un riche pavillon déployé sur la tête de César donnant des jeux. Richemont pénétra dans l'intérieur du monument par un de ces portiques aux voûtes massives. Pas un âme ne rôdait autour des ruines, pas une ombre n'apparaissait sur les gradins brisés; le *Podium* était vide de sénateurs et de vestales, les galeries muettes d'applaudissements; les grilles des caveaux n'étaient ébranlées par aucune tête de tigre ou de lion. Enfin l'arène, encombrée de dalles et de chapiteaux entourés de lierre et de mousses; l'arène, orageuse autrefois, ressemblait à un pauvre jardin d'anachorète abandonné depuis des siècles aux ronces et aux lézards.

Richemont s'assit sur un bloc de pierre, et il eut avec lui-même une conversation tout à fait raisonnable.

—Assurément, se disait-il; si je viens ici, ce n'est pas pour m'y livrer à tous les rêves creux d'un lord Nelvil au Colisée, ni pour me poser en guerrier chateaubrianique agenouillé devant l'hôtel des martyrs. Je ne suis point un héros de roman: j'ignore l'art de me draper, et j'ai la sentimentalité en horreur. Mais enfin, me voici seul, à l'entrée de la nuit, au milieu des *Arènes*, cherchant l'isolement, tourmenté de je ne sais quelle émotion secrète qui s'est glissée dans mon cœur, et n'osant trop me demander compte de mon état moral depuis vingt-quatre heures. J'ai presque peur de sonder ma raison si j'allais y trouver quelques grains de folie! Et si, mettant la main sur mon cœur, j'y découvrais de ces pulsations étranges qui seules naissent d'une passion?—Diable! toute cela m'inquiète. Pourquoi cette maudite dépêche n'est-elle pas arrivée trois jours plus tôt? . . . Partir? partir! . . . Oui, sans doute, il le faut, et sans murmure, colonel Richemont!—Partir demain (reprenait-il)! La guerre sera longue. . . ., le retour impossible d'ici à des années; et pendant ce temps-là, les voitures en poste feront bien du chemin. . . . Dieu sait où elles iront! . . . Partir

demain ! . . . Eh bien ! oui, nous partirons ! Peut-être serons nous tués . . . Mais vive l'empereur ! . . .

Le colonel allait sortir de l'amphithéâtre, lorsqu'il vit venir à lui une étrange figure : c'était une femme ; elle avait une sorte de mante en drap écarlante, assez semblable à un froc de capucin. Ses cheveux, noirs et épais, étaient roulés et serrés derrière la tête. Tout autre que Richemont l'aurait prise pour une sorcière habitant ces ruines. Cette femme, jeune encore était d'une grande maigreur. Aux clartés de la lune, on pouvait distinguer ses joues creuses et ses traits saillants, comme le sont ceux des malades désespérés. Elle s'approcha du colonel, et elle lui demanda sans la moindre hésitation ce qu'il fesait là à l'heure qu'il était.

—Ma chère, reprit celui-ci, votre question est pleine de raison. Certainement, il est assez surprenant que je me trouve ici, rêvant au clair de la lune, moi ! . . .

—Qui donc, vous ? dit la femme, en courbant un peu les épaules pour mieux regarder le colonel ; puis elle ajouta :

—Un officier ! Qu'il soit maudit, et que son maître le soit comme lui !

—Ma chère, reprit Richemont, vous n'avez pas l'accent languedocien. De quel pays sommes-nous, la belle inconnue ? . . .

—Connaissez vous la Touraine ? dit-elle.

—Ah ! si je la connais, cette adorable Touraine ; elle est ma patrie. Serait-elle la vôtre !

—Vous l'avez dit, reprit la femme inconnue. Puisque nous nous voilà compatriotes, je vous hait moins ; car tout militaire m'est en horreur ?

—Quelle folle idée vous faites-vous donc de nous ? demanda Richemont. Est-ce que vous nous croyez des cornes ? Est-ce que vous nous supposez des appétits de crocodiles ? . . . Rassurez-vous, ma chère ; je n'ai jamais mangé personne.

—Et combien de gens avez-vous mené à la boucherie du canon ? reprit cette femme, en croisant les bras, et en relevant la tête avec fierté.

—Hélas ! répondit Richemont, il n'est que trop vrai que j'ai vu périr à mes côtés beaucoup de mes pauvres camarades.

—Ah ! s'écria l'étrangère, vous avez donc quelque pitié au fond des entrailles, soldats de l'empereur ! Cela m'étonne : votre maître est un vautour ! . . . Mais vous êtes né dans ce beau

pays de Touraine, vous, et je vous pardonne votre uniforme.

—Il paraît, ma digne compatriote, reprit Richemont, que nous detestons un peu le gouvernement impérial. Serions-nous fille d'un vieux républicain, ou d'un émigré ? Vous pouvez parler ouvertement avec moi. Je me bats pour l'empereur, cela est trop vrai ; mais quant à sa police, la fera qui voudra.

—Mon brave, dit la femme étrangère, vous êtes vraiment du noble pays de Touraine ! Mais croyez-moi, ne servez plus l'empereur : l'ogre vous mangera comme les autres.

—Eh ! que voulez-vous que je devienne ? madame, dit le colonel. Ne plus servir l'empereur ! Comme vous y allez, vous ! Mais savez-vous que je l'aime, l'empereur ?

Alors, l'étrangère porta ses deux mains à son front, et elle se frappait la tête en s'écriant :

—Comme il les a tous fascinés, ces pauvres enfants !—Vous aimez Bonaparte, reprend-elle ; c'est un infernal attachement que vous avez là. Venez dans ma maison, je vous y montrerai quelque chose qui peut-être vous sera un enseignement profitable.

A ces mots, l'étrangère précéda Richemont, et elle le conduisit, à travers les ruines, vers le côté opposé de l'amphithéâtre ; ils gravirent quelques gradins, et ils arrivèrent à une sorte de cellule bâtie entre d'énormes quartiers de pierres. Cette mesure était restée seule dans les Arènes, où tant d'autres avaient été démolies par ordre de la police. Elle était adossée à une petite voûte défoncée qui lui servait d'arrière-chambre ; une seule fenêtre, dont le vitrage était en papier huilé, donnait du jour à cette pauvre maisonnette. La porte d'entrée était si basse, que Richemont fut obligé de se courber comme pour passer dans la tanière de quelque bête fauve.

—C'est ici votre habitation, dit-il, en regardant autour de lui ; elle est passablement bizarre ! Et pourquoi logez-vous ici ?

L'étrangère lui fit signe de s'asseoir auprès d'une lampe de terre posée sur un escabeau ; puis, se plaçant en face de lui, elle reprit :

—Vous voulez savoir mon histoire ; elle est horrible ; je ne vous la dirai jamais : seulement je vous montrerai un trophée, un des cent mille trophées de votre empereur.

Elle s'élança dans le fond de la cellule, sous la petite voûte, et au moment après elle rev

tenant à la main un frac militaire qui avait encore au-dessus des manches deux épaulettés d'officier.

— Tenez, dit-elle, regardez cet habit ; celui qui le portait était comme vous un malheureux idolâtre.

Richemont détourna la tête, après avoir arrêté un moment ses regards sur le frac militaire ; il était tout ensanglanté : on l'aurait pris pour un crible, tant il avait été percé de balles.

— Mort ! dit la femme ; mort comme un fanatique, en Espagne, par le feu d'un bataillon ennemi sur lequel il voulut se lancer à toute bride et le sabre à la main, pour que son nom fût redit à Bonaparte. Malheureusement, j'étais loin de là, au quartier-général. Je cours au champ de bataille, je trouvais ce pauvre corps étendu dans une mare de sang, je l'emportai, je l'ensevelis, et je gardai ses dépouilles comme

un héritage de haine et de douleur. Mort ! ajouta-t-elle ; je l'avais suivi, j'espérais calmer les emportements inutiles de son courage..., j'espérais le sauver de lui-même... Mais que peut tout l'amour d'une pauvre femme contre cette frénésie de gloire et cet héroïsme servile et ce dévouement féroce à l'empereur, qui vous dévorent tous, ingrats et barbares que vous êtes ! Vous vous brisez comme des roseaux, vous vous foulez aux pieds, vous riez de nos cris et de nos cheveux souillés de boue et de sang, et la belle raison à donner à toute cette férocité, c'est que l'empereur ordonne d'aller se faire tuer !...

(A continuer.)

La partie musicale de notre feuille de ce jour contient la fin des "Valse de Strauss et une partie de la Sérénade de l'Amant jaloux.

CONDITIONS DE CE JOURNAL.

LE MENESTREL paraît tous les Jeudis. Il se compose de vingt pages, grand octavo, dont seize sont exclusivement consacrées à la partie Littéraire, et les quatre dernières à la Musique. L'année sera divisée en trois volumes, dont deux de Littérature, de 416 pages chaque, et un de Musique, de 208 pages.

Les conditions sont, outre les frais de poste, de TROIS PIASTRES par année, payable par semestre d'avance. Cette dernière condition est de rigueur. On ne peut souscrire pour moins d'une année.

Toutes communications doivent être adressées, franchises de port, à PLAMONDON et CIE., Rédacteurs-Propriétaires, Bureau, à l'encoignure des Rues du Parloir et des Jardins, vis-à-vis la Chapelle des Dames Urulines, Haute-Ville.

Les Messieurs suivants qui ont bien voulu se charger de l'Agence du Ménestrel, sont autorisés à recevoir les noms des souscripteurs, à percevoir le montant de l'abonnement, et à en donner des reçus en conséquence.

M. M.	G. N. Gesselin,	Au Bureau de l'Aurore, Montréal.
	J. Bte. Saint-Denis,	Saint-Hyacinthe.
	Louis Berlinguet,	Boucherville.
	H. Garneau,	Rivière du Loup (en haut).
	Antoine Bureau,	Trois-Rivières.
	Louis Balté,	Deschambault.
	Wolfréd Launière,	Saint-Michel.
	George Tanguay,	Saint-Gervais.
	George Couillard, E. D.	Saint-Thomas.
	T. Chapais, N. P.	Rivière-Ouelle.
	Horace Pinct, N. P.	Kamouraska.
	Cléophe Cimon, N. P.	Malbaic.
	Arthur Chamberland, N. P.	Rivière du Loup (en bas).
	J. B. Beaulieu, N. P.	Kakouna.

PLAMONDON et CIE., Rédacteurs-Propriétaires.

Imprimé par STANISLAS DRAPEAU, Bureau du Ménestrel.